

Conserv. le Cour
N° 1.

— Octobre. —

1^{re} Année.

LE

MESSAGER DES HOTELS

PASSE-TEMPS DES VOYAGEURS.

LITTÉRATURE, POÉSIE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, MODES, INDUSTRIE.

Toutes les communications relatives à l'Administration et à la Rédaction doivent être adressées à M.

LOUIS LAVEDAN,

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF.

ABONNEMENTS : Un An 8 francs.

LE MESSAGER DES HOTELS PARAÎT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS.



BUREAUX : 22, RUE DES BON-ENFANS. — PARIS.

(1851)

Un journal, dont nous ne donnons pas le nom pour ne pas faire à son profit une réclame dont il a grand besoin, nous fait l'honneur de nous intenter un procès, et pourquoi ? parce que nous appelons notre journal le *Messager des Fiancés*. Loin de redouter ce procès, il nous fait, au contraire, un grand plaisir ; il nous prouve que notre confrère redoute fort notre concurrence ; mais qu'il se tienne pour averti, nous l'attendons de pied ferme, nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour défendre nos droits ; la justice décidera.

LOUIS LAVEDAN.

NOTA. — Le dépôt de notre titre a été fait et reçu au ministère de la police générale (section de l'imprimerie, de la librairie et de la presse).

AVIS IMPORTANT.

Le but essentiel de ce Journal est de désigner aux étrangers qui viennent visiter la capitale les maisons de commerce les plus honorablement connues. Nos lecteurs pourront donc accorder leur entière confiance aux maisons recommandées dans notre journal et choisies avec le plus grand soin parmi les établissemens les plus anciens et les plus en vogue de la capitale. *Il y a toujours avantage et économie à s'adresser à de bonnes maisons pour les achats.*

AVIS.

Messieurs les chefs d'Etablissemens qui reçoivent notre Journal sont priés de le tenir à la disposition du public.

LE MESSENGER DES HOTELS

PASSE-TEMPS DES VOYAGEURS.

LITTÉRATURE, POÉSIE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, MODES, INDUSTRIE.

A NOS LECTEURS.

Le *Messenger des Hôtels* n'est pas un aride recueil de renseignements destinées aux voyageurs. Littérature, poésie, beaux-arts, théâtres, modes, industrie voilà notre programme. Que de sentiers embaumés et fleuris, que de tortures et de souffrances, se déroulent tour à tour à nos regards, aussi que d'accords mélodieux, que de tendres prières vont s'élever à la fois, du vaste champ où nous allons errer au milieu de douces émotions. *Aimer et souffrir*, il y a dans ces deux mots, qui se trouvent écrits en gros caractères dans la vie de tous les hommes, les plus suaves mélodies qu'ait jamais exhalées la lyre du cœur au vent des premiers désirs. Puisque le bonheur a ici-bas ses nuages et la vie ses déceptions, pour l'âme souffrante et désolée nous aurons des consolations et de douces espérances. Vous qui aimez, venez à nous, venez joindre vos chants d'amour aux tendres accords de notre lyre, et

vous qui souffrez, venez recueillir dans nos pages le baume salubre qui guérit les douleurs.

Dans cette carrière nouvelle, où nous naissons comme un faible rayon avant le lever du soleil paraît à l'horizon lointain, nous avons une place, un chemin difficile à parcourir, mais le concours bienveillant de collaborateurs distingués dans les lettres et dans les arts nous donne du courage et de l'espérance. Cette douce confiance, qui sera soutenue par nos constants efforts, doit être déjà pour nos lecteurs une garantie pour l'avenir.

Fidèles aux devoirs que nous impose le programme que nous venons d'annoncer, nous nous inquiéterons fort peu de la politique, que nous consignons à la porte; nous laissons de côté cette arme dangereuse, fatale à tant d'hommes passionnés, peut-être en avons-nous déjà trop parlé.

Ce que nous voulons faire.

Nos prétentions sont peut-être bien grandes et notre but difficile à atteindre: cependant, quand on n'a

Feuilleton du Messenger des Hôtels.

LEYLA.

L'histoire que je vais raconter va donner une idée des horreurs occasionnées par l'esclavage qui naguère affligeait l'humanité. Parmi les victimes de ce fléau, au milieu de cette race dégénérée et abrutie par la servitude, il était triste de voir des créatures humaines, douées d'une âme sensible, devenir une propriété pensante. En voici un exemple:

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
VOLTAIRE.

Leyla était née dans le pays des palmiers; elle appartenait à une des tribus sauvages qui habitent les rives du Sénégal; elle n'avait encore que douze ans lorsqu'elle de-

vint, dans une guerre, prisonnière d'un roi maure. Oh! qu'elle fut malheureuse, Leyla, de se voir arrachée des bras de sa mère, à un âge où elle avait encore besoin d'un appui? Que de fois, dans sa captivité, ne chercha-t-elle pas à briser ses chaînes? que de fois n'essaya-t-elle pas de se dérober par la fuite au joug qui la tenait exilée loin de sa patrie? Mais, hélas! une pauvre jeune fille ne pouvait que pleurer; chaque jour, assise auprès des flots, sur la rive aimée du Sénégal, elle suivait du regard l'onde fugitive. — Plus heureuse que moi, lui disait-elle, tu vas arroser les rivages du sol qui m'a vu naître; va, que ton murmure plaintif redise à ma mère la douleur de sa fille infortunée; puis elle effeuillait un rameau de palmier, et les feuilles échappées de sa main voguaient au gré des flots vers sa patrie. — Allez, suivez le cours qui vous entraîne, disait-elle, l'œil attaché sur les feuilles fugitives; portez au loin mes soupirs, mes regrets et mes vœux; peut-être ma mère attentive arrêtera votre course et vous pressera sur ses lèvres mourantes. Tant qu'elle put voir le ciel bleu de l'Afrique, l'espoir de voir reluire le jour de liberté la

d'autre désir que de faire le bien, ne trouve-t-on pas toujours le moyen de remonter à la source d'où découle le bonheur de la vie? Entretenir nos lecteurs de choses utiles et agréables à la fois, charmer les loisirs de leur existence, aux uns leur parler de leur bonheur, aux autres leur donner du courage et de l'espérance, à tous un sourire et une preuve de notre attachement, voilà ce que nous voulons faire.

Louis LAVEDAN.

LANGAGE DES FLEURS.

ÉGLANTINE, AMOUR FILIAL.

Le rosier sauvage nommé églantier est un arbrisseau qui pousse dans les haies et les bois; si la rose avec ses épines est l'emblème d'une affection mêlée de souffrance, celle qui n'en a pas doit exprimer l'amour filial. La rose musquée dénote le caprice, la légèreté d'esprit; la rose panachée, l'amour trahi; la rose en bouton, cœur innocent, ignorant l'amour. Lorsque la rose blanche est desséchée, elle a pour emblème plutôt mourir que de perdre l'innocence. Le bouton du matin est flétri le soir.

Dans la Lorraine, ma patrie, l'églantine est le sujet d'une poétique légende; la voici: Une jeune fille venait de mourir, son âme ne pouvait se décider à quitter, même pour le ciel, les champs et les rians bocages qu'elle avait tant aimés. Touché des regrets de cette âme si pure, son ange gardien lui apparut; heureux de combler ses désirs, il lui demanda en quelle fleur elle voulait être transformée. Choisis, lui dit-il, tu habiteras les jardins, les bois ou la prairie; et passant en revue toutes les fleurs de la contrée: Veux-

tu être une tulipe? — Non, lui dit-elle, car la tulipe est sans parfums. — Un lys? — Il s'élève trop au-dessus des autres fleurs. — Une brillante rose? — Non, non, reprit soudain la jeune fille, et s'il m'était permis de choisir, je voudrais être une simple églantine. — Quoi! lui dit l'ange étonné, tu choisis une fleur sauvage, qui naît dans les buissons, vit et meurt sans être admirée? — Soit, dit la jeune fille, je vivrai inconnue, mais j'ornerai la haie de l'enclos qui borde la maison de mon père; mon parfum embaumera l'air qu'il respire et mes douces couleurs caresseront ses yeux; chaque soir j'entendrai sa voix, et je serai l'emblème du seul amour que le temps et l'absence ne détruisent pas.

M^{me} CÉCILE CHAVET.

Quelques mots sur les Coutumes Lorraines

RELATIVES AU MARIAGE.

Les femmes des vallées de la Meuse et de la Meurthe se font remarquer par leur fraîcheur et par une activité d'esprit qui paraît plus remarquable lorsqu'on la compare à l'esprit lourd et terne des pays voisins qui font partie de la Lorraine allemande; elles ont sinon plus de sagesse que leurs voisines du Luxembourg ou des forêts, du moins plus de discrétion et de délicatesse dans les mœurs. Les fêtes qu'elles animent flattent par la retenue, l'enjouement et l'espèce de galanterie qui y règnent; tandis que dans la plupart des cantons de l'ancienne Lorraine allemande, les plaisirs champêtres ne sont que des scènes de taverne où les deux sexes confondus dans un local obscurci par la fu-

soutint; mais, hélas! cette dernière consolation ne devait pas même lui rester; elle devait porter au loin les chaînes de l'esclavage et mourir loin de sa mère en pleurant sa patrie.

C'était un matin, le soleil semblait sortir de l'Océan, et son disque rougeâtre glissait lentement sous un horizon coloré de nuances bizarres. Une légère brise agitait mollement les rameaux des cocotiers, et caressait de son aile fugitive l'azur des eaux du Sénégal, où se balançait majestueusement une goëlette américaine. C'est là qu'était l'infortunée Leyla, vendue par le roi maure à l'étranger. Triste jouet des caprices des hommes, elle obéit avec douleur à la volonté du celui qui l'exile de la limite de cette terre natale qui résume pour son imagination les souvenirs de sa mère et de sa jeunesse, l'œil morne et attaché sur le rivage que longe le navire qui tend vers la barre (jonction du Sénégal avec l'Océan). Elle jette un dernier regard sur les mangliers qui disparaissent à sa vue, et de temps à autre sa pensée plane sur la case qui l'a vue naître. Dans son âme navrée de regrets, elle s'élève vivante et immortelle, et avec elle une image encore plus chérie, celle de sa mère,

lui apparaît triste et désolée. Bientôt tout disparaît à sa vue, et elle ne voit plus que les flots et les blanches ailes de la goëlette. Encore sous le ciel de l'Océan africain, elle cherche du regard la voûte bénie des lieux qu'elle vient de quitter; mais, hélas! une brise trop favorable avait enflé les voiles; on n'apercevait que l'eau et l'immensité du ciel.

L'espérance est l'unique soutien du malheureux. Croire à des jours plus heureux quand on est dans l'adversité est une douce consolation qui guérit le cœur brisé de l'infortuné. Livrée à la passion des hommes, au caprice des flots, Leyla n'avait plus qu'à mourir. Rien, si ce n'est son malheur, ne lui rappelait le souvenir de sa mère et de sa patrie, et sa triste existence s'écoulait écrasée sous le fardeau de cette pénible pensée; elle regardait les flots, elle semblait les interroger, mais leurs sourds mugissements semblaient lui dire que la barrière qui la séparait désormais de ses affections était infranchissable. Elle portait ainsi les chaînes de l'esclavage sans espoir de les voir briser, et chaque jour qui s'écoulait la rendait plus triste et plus malheureuse.

les bijoux les plus simples ; en revanche , la mariée était parée , pour le soir , des brillans les plus purs composant son écrin.

Avant de parler de la toilette du marié , nous devons vous dire un mot de M^{me} de R... , qui est blonde , elle portait une robe de crêpe bordée en soie plate bleue , ornée de cinq volans , sur chacun d'eux courait un léger dessin . Le corsage à berthe Lavallière était garni avec des bandes pareilles et plus petites . Dans ses cheveux , richement ondulés en gros bandeaux bouffans , courait une bande de fleurs bleues qui , rattachée par derrière , cachait tous les cheveux relevés . Rien ne sied mieux aux blondes jeunes et fraîches que le bleu : aussi M^{me} R... était charmante .

Une de ses parentes , M^{me} de L... , était revêtue d'une robe de gaze de soie à cinq volans festonnés en soie blanche . Une coiffure de fleurs de laurier rose allait à merveille à son teint frais et à ses cheveux châtains .

Nous aurions bien à vous décrire encore d'autres charmantes toilettes , mais l'espace nous manquerait ; nous devons vous parler aussi d'un autre mariage .

J'oubliais de vous parler du marié , il était en habit noir , demi-collant et court , avec des sous-pieds en soie . Bas de soie et escarpins ; son gilet en magnifique piqué anglais blanc , était très-long ; sa chemise était en toile de Hollande plus fine que la batiste , attachée par deux petits diamans comme boutons , diamans dont on ne voyait ni l'or ni la monture , garnie devant par un jabot de point d'Alençon d'une merveilleuse beauté ; les poignets étaient attachés par deux diamans , comme ceux du jabot .

La mère de la mariée , la marquise de L... , avait un chapeau de crêpe rose , couvert de dentelle et garni

d'une branche de fleurs de pêcher , fourni par M^{me} Tilman . Sa robe était une fort élégante redingote en mousseline de l'Inde , brodée au plumetis , doublée taffetas rosé et ruché .

Nous voici à Saint-Roch , c'est dans cette église qu'a eu lieu le second mariage auquel nous nous sommes trouvée ; c'était la fille d'un riche négociant de ce quartier . Elle s'était aussi mariée à la mairie la veille ; elle portait une robe de soie bleue , glacée de blanc , avec trois grands volans , une jolie pèlerine de mousseline brodée , entourée d'une très-riche valenciennne , un chapeau de paille de riz , orné d'un saule mi-bleu , mi-blanc , une grande écharpe en dentelle , couvrait , sans la voiler , sa taille souple et bien prise . A l'église , la charmante jeune fille portait avec grâce et élégance une robe de magnifique mousseline de l'Inde , brodée à guirlandes , alternée par des volans en application ; la robe était montante , toute plissée au corsage et aux manches , séparée par de petits entre-deux et garnie au cou et au haut des manches avec des volans pareils à ceux du bas de la robe ; une guirlande de roses blanches et de fleurs d'oranger ornait son front blanc et pur ; la petite branche d'oranger , entremêlée dans une aigrette de diamans , retenait un magnifique voile également en application ; la ceinture , en soie blanche à longs bouts flottans , était attachée au milieu du nœud par une très-belle broche en diamant ; des brillans formaient aussi de riches bracelets en perles ; au bal la jeune mariée était parée de brillans étincelans .

Nous avons remarqué surtout une jeune dame dont la toilette était remarquable par l'élégance et la simplicité : une robe d'organdi à quatre volans en faisant les frais . Ces quatre volans étaient découpés à grandes

Berceau de mon heureuse enfance ,
Bien loin de toi je vais mourir ;
Adieu , je pars sans espérance
Sous ton beau ciel de revenir ;
Adieu , palmiers , adieu , ma mère ,
Adieu , ma case et mes beaux jours ,
Je vais sur la terre étrangère ,
Mais , là , je chanterai toujours

Adieu , rivage

Du Sénégal , etc.

Adieu , ma rive bien aimée
Je t'abandonne , ô désespoir !
A l'esclavage condamnée
Je m'en vais pour ne plus te voir ;
Sur ce vaisseau qui m'expatrie ,
Gémissante dans les fers (1) ,
Je m'éloigne , l'âme meurtrie ,
Versant sur toi des pleurs amers .

(1) A bord des négriers les esclaves sont tenus aux fers pendant toute la traversée .

Adieu , rivage

Du Sénégal , etc.

Pays où se passait ma vie ,
Heureuse et fière je t'aimais ,
Loin de tes bords , quoique asservie ,
Non , je ne t'oublierai jamais .
Je touche le sol du servage
Où mes beaux jours vont se flétrir ,
Mais toujours j'aurai le courage
De chanter avant de mourir :

Adieu , rivage

Du Sénégal , etc.

Pays si cher à mes pensées ,
Objet constant de mes desirs ,
Témoin de mes amours passées ,
De mon bonheur , de mes plaisirs ,
Je traîne ici ma lourde chaîne ,
Où , malgré toutes mes douleurs ,
Malgré mes regrets et ma peine ,
Je redis , en versant des pleurs :

dents très-aiguës; ces dents étaient garnies d'une frange à paille, qui était répétée sur la garniture du corsage, et faisait le plus joli effet. Il va sans dire que la coiffure était en fleurs de paille, on y avait mêlé quelques roses pour ôter le fade d'une coiffure d'une couleur uniforme et si pâle.

On remarquait beaucoup de robes de taffetas à volans garni de blondes; c'est une simplicité fort chère quand la blonde est jolie et qu'il y en a à profusion sur le corsage, aux manches et sur les volans.

Plusieurs de ces robes avaient des bouillonnés au bas des volans; une petite blonde garnissait le bouillonné de chaque côté, ce qui doublait la quantité.

Avec ces robes, qui étaient ou blanches ou roses ou paille, ou bleues, les coiffures variaient à l'infini; mais c'étaient toujours des fleurs, la saison rendait cette coiffure la plus convenable.

Ajoutez à tout cela l'éclat de bougies qui faisaient briller ces fraîches toilettes; il semblait que toutes les femmes se fussent donné le mot pour en avoir de toutes neuves.

De combien de choses nous aurions à vous parler encore, mais nous avons épuisé la place que nous devons consacrer dans le *Messenger des Hôtels* à cette partie si intéressante de notre programme; aussi donc, chères lectrices, à bientôt, nous reviendrons essayer de charmer vos loisirs.

Comtesse DE LAVINY.

Adieu, rivage
Du Sénégal, etc.
Adieu, mon palmier solitaire
Où fut suspendu mon berceau,
J'aimais ton ombre tutélaire,
Le murmure de ton rameau.
Adieu, je meurs, ô ma patrie!
Sous le fardeau de mon tourment;
Mon œil vers ta terre chérie,
J'expire encore en murmurant :

Adieu, rivage
Du Sénégal,
J'aimais ta plage,
Mon sol natal;
Hélas! ma tombe
Est loin de toi;
Si je succombe,
Pardonne-moi.

Leyla chantait ainsi dans ses jours de tristesse; quoique faible, sa voix avait une douceur et une tendresse inexprimables, elle était sonore, palpitante comme les cordes d'une lyre; ce qu'elle chantait avait l'accent d'une si profonde douleur, qu'on eût dit, en entendant sa voix, qu'elle allait rendre le dernier soupir; sa figure, empreinte de tristesse, laissait voir l'émotion dont elle était pénétrée; tout en elle respirait l'innocence, la douleur et les regrets, et l'amour de sa mère et de sa patrie reposaient dans son âme pure comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur. C'est que le sauvage aime aussi sa patrie, ce sentiment d'amour lui est aussi naturel qu'à l'homme civilisé; il aime les forêts et les troupeaux des lieux de sa naissance; l'arbre sous lequel il a joué à l'aurore de son enfance, il aime à s'y reposer vieillard. Leyla n'avait connu d'autre bonheur que d'aimer les êtres chers qui avaient entouré son berceau, d'autre plaisir que d'être chérie de sa mère, d'autre joie que d'habiter avec elle cette case où son cœur s'était ouvert à ses premiers sentimens, dont le souvenir s'était répandu sur toute sa vie; séparée de ces seules affections, elle restait inconsolable, son âme si sensible ne respirait que la douleur. En vain M. de Larréole, qui la

THÉÂTRES.

ODÉON. — Nous sommes heureux d'avoir à signaler l'important début de M^{me} Daubrun, la belle transfuge de la Porte-Saint-Martin. A ce propos, qu'on nous permette quelques mots sur Molière. M. Bouchet a donné, par son passé, le droit d'être sévère; aussi nous ne prétendons pas lui apprendre, mais lui rappeler que quiconque a l'honneur d'interpréter les maîtres, s'élève à la hauteur d'une mission sacerdotale.

Quand vous jonez Molière, artiste, vous êtes des grands-prêtres et devez, à cette cause, avoir pour ce texte respectable une religion scrupuleuse et fanatique.

La langue de Montaigne pas plus que celle de C. Marot, que celle de Molière, n'est celle de M. Scribe, et renverser les inversions qui font tout le charme du langage ancien, est une faute aussi grande que de faire jouer Dorine par une enfant. M^{lle} Lafond débutait dans le rôle de Marianne avec un air prétentieux, comparable à son imperturbable aplomb. M. Nérout joue Valère en vieux soldat; c'est compté, symétrique et faux sans être mal dit.

Enfin, et pour ne pas finir par un trait de satire, M. Harville s'est élevé à une grande hauteur dans le rôle de Cléante; c'était sobre, digne, austère, pur, et puis il sait Molière textuellement. Bravo, M. Harville. A bientôt le *Collatéral*.

GAITÉ. *Paris qui pleure et Paris qui rit*. — Paris, jusque dans ses misères, est un Pactole pour l'analyse.

Que de pièces nouvelles se sont faites et combien se feront encore sur cet inépuisable sujet.

Que de types échelonnés, amassés, entassés, qui fourmillent.

Que d'équivoques! La vertu avec les vêtemens du crime; les crimes avec les dehors de la vertu.

Epouse, mère, amante, commerçans, ouvriers, artistes, bohêmes en bottes vernies, sentimens nobles sous de rudes écorces.

Tout est beau, et Montaigne aimait Paris jusque dans ses verrues. Si le montrer sous cet aspect est parfois dangereux, on doit compte des efforts qui se font chaque jour, et la pièce de MM. Cormon et Laurencin est de celles qui ne craignent pas la comparaison avec *Paris la nuit*, les *Mystères de Paris*, et autres.

Complication d'incidens, de grands défauts et de grandes qualités.

Des pleurs, des rires, tout ce qu'il faut enfin pour un succès, dont la grande part revient de droit à M^{lle} Lorentine, dont le jeu chaste et délicat rappelle celui de M^{lle} Marie de l'Odéon.

A M. Surville enfin, qui fut couvert de fleurs en venant jeter au public le nom des deux heureux auteurs.

DÉLASSEMENS-COMIQUES. *Chérubin*, comédie en cinq actes, par M. Jules Renard. — Comme bien d'autres, M. Jules Renard est tombé dans une erreur bien grave en envisageant Figaro comme un type personnel; quand il est au contraire l'expression d'une époque, non pas bruyante, mais qui va bruir.

Figaro, c'est la fin du dernier siècle qui va abolir le droit d'ainesse, mettre en question le Tiers-État et poser au siècle qui va naître un problème dont la solution lui est confiée. Figaro rétréci à l'exiguïté du type personnel; c'est un géant dans l'habit d'un nain. Figaro n'a pas d'âge, il est homme, voilà tout; aussi ne le reconnaissons-nous pas plus dans la *Mère coupable* que dans la pièce des *Délassemens*, qui ne manque pourtant pas d'un grand mérite, le bon vouloir de voir juste.

Cet essai d'un jeune homme, pénétré de son art, était digne d'une scène plus importante, et les artistes nous ont paru en être pénétrés, ils ont rivalisé de zèle, d'entrain et de gentillesse.

M. Taigny a bravement soutenu le rôle de Figaro, M^{me} Taigny, un peu dépaysée dans ses habits masculins, a rachelé ce défaut-qualité par une finesse d'inflexion, un papillonnant mutin, un Froufrou *embrasseur*, qui rappelle les plus belles compositions de Déjazet.

Somme toute, succès, à M. Blondelet, bravos mérités; tous, auteurs et acteurs, n'ont rien à s'envier.

VAUDEVILLE. La *Première maîtresse*, vaudeville en un acte, de MM. L. Couaillhac et E. Brisbarre. — Qu'est-ce qu'une première maîtresse? dans toute l'acception du mot? C'est celle qui a su vous maîtriser, s'emparer de votre cœur, de votre avenir, de votre vie, même de votre honneur. C'est la femme qu'on rêve à seize ans, et qu'on ne rencontre qu'à vingt-cinq, quand on a assez de force pour lui tout sacrifier, jusqu'à sa mère! Elle est notre maîtresse et non pas notre amante: elle n'a pas d'âge. C'est Manon,

Virginie, Marguerite, Ninon, Marie Mignot. C'est tout ce qu'on voudra; c'est un idéal dont vous vous faites l'esclave, vous l'aimez à lui faire du mal. Nouveaux Spartacus, vous brisez le joug sans lequel pourtant vous ne pouvez plus vivre.

Telle est une première maîtresse; ce n'est plus une religion, c'est de l'idolatrie, du fanatisme. C'est le malheur de deux êtres, de la femme qui domine et du cœur dominé, entraîné, fasciné, exaspéré, ce qui ne s'oublie pas, ne s'oubliera jamais, ce qu'on ne saurait abandonner, c'est ce que l'âme jeune respire, aspire éternellement. O première maîtresse, premier culte, premier ange, à qui souvent on fit verser des larmes qu'on aurait voulu boire à tes cils adorés. Reviens sans cesse à notre pensée, belle toujours de ta chasteté, plus qu'amante et moins qu'épouse, maîtresse de notre âme enfin. Ton parfum d'un instant ne saurait s'anéantir au souffle de l'habitude, les maux que tu souffres pour nous sont la preuve de la puissance de notre adoration; ceux que tu nous fis ressentir sont la preuve que tu te sentais aimée, la logique des pardons naturels.

On ne fait de mal qu'à ce qu'on adore, on ne quitte pas une première maîtresse. C'est pourtant ce qu'ont bien voulu conclure MM. Couaillhac et Brisebarre, qui ignorent assez le cœur humain pour confondre la première maîtresse avec la première amante. MM^{mes} Worms et Astruc ont soutenu, autant que possible, cette pièce larmoyante, autour de la rotondité de notre excentrique Ambroise.

La *Jolie meunière*, vaudeville en un acte, de MM. Lérès et Ternaux. — M^{me} George Sand n'a plus le monopole de la rusticité; voici venir deux disciples de l'auteur du *Champi*.

Les auteurs ont habilement profité des jalons posés par le maître. C'est léste, pimpant, fleuri, gaillard, rustiquement dialogué, bien joué surtout par MM^{mes} Clary et Caroline Bader, MM. René Luguët, le comique Schey et Léonce.

Puisse le flot du public faire tourner longtemps le moulin de la *Jolie meunière*.

Une Nuit orageuse, vaudeville en deux actes, de MM. Dartois et Jules Adenis. — Chez le biblique passementier Grandin, tout est plat, calme, monotone, somnifère. Qui changera cette léthargie bonace en tempête? Quel sera le profane? c'est M. Gaston, homme dont la moralité ne peut

voyait mourir, cherchait-il souvent à la rassurer; depuis bien des jours sa voix, presque éteinte, ne lui répondait plus que pour lui parler de sa mère; elle n'avait plus le sentiment d'elle-même; enfin, affaissée sous le poids de sa douleur, pâle, languissante, folle, épuisée, elle rendit le dernier soupir en murmurant le nom de sa mère et de sa patrie.

LOUIS LAVÉDAN.

LA CEINTURE.

Au temps jadis, lorsque l'on radotait,
Que bonnement d'honneur on se piquait,
Chacun disait que *bonne renommée*
Bien mieux valait que ceinture dorée;
Mais aujourd'hui que l'homme plus parlait,
Ne se nourrit de si vaine pâture,
Le principal est d'avoir la ceinture.

UN PHILOSOPHE.

Les mystères de l'étang d'Aulnay.

CHAPITRE PREMIER.

UN BAL DE FOLLES.

Il n'est pas un Parisien qui n'éprouve de temps à autre un impérieux besoin de fuir l'atmosphère viciée de la capitale, et d'aller faire provision d'air pur à la campagne. Cette tentation est irrésistible: elle le prend à l'improviste, à toute heure, le jour, la nuit, le matin, le soir, avant ou après déjeuner, seul ou en compagnie, et quelque travail qu'il ait à faire, quelques engagements qu'il ait pris d'ailleurs, quand ce désir fait irruption chez lui, il faut qu'il y cède; c'est en vain qu'il essaierait de s'y soustraire, il n'y parviendrait pas, il mourrait d'apoplexie: alors il laisse tout, livres ou musique, pinceaux ou ciseaux, femme ou maîtresse, prend à peine le temps de se vêtir, s'il ne l'est pas, descend ses escaliers quatre à quatre, et une fois dans la rue, il se dirige joyeux et léger vers une barrière quelconque.

être ; il connaît des filles d'Opéra, cause avec des actrices, et la place de Paris refuserait sa signature parce qu'elle est inconnue.

La perruque du vieux commerçant se hérissé, car monsieur Gaston lui demande sa fille. Nulle garantie immobilière ou mobilière ! il ne peut donner sa fille à un pareil gendre. Cependant, il va aux renseignements, découvre une certaine Roselina, une gloire chorégraphique.

L'austérité candide et manufacturière est battue en brèche par l'enchanteresse, et l'entrevue se termine à la Maison d'Or entre dix heures du soir et huit heures du matin !!!

O nuit vaporeuse ! ton voile blafard s'est collé sur une face, hier encore pudibonde et réjouie comme un bouillon de famille.

Que s'est-il passé ? Nul ne le sait, mais à la pâleur de Grandin, il est facile de voir que sa vertu, si elle n'a pas faibli, a couru de grands risques, et que, coléoptère innocent en dépit de lui-même, il a brûlé ses ailes au feu d'un regard de femme.

Quoi de plus naturel, pourtant ?

Poursuivi par le remords, par une carte à payer, ne sachant où donner de la tête, et pour qu'un voile éternel s'étende sur tout ce qu'il croit d'irrémissibles fautes, il donne Mathilde à Gaston qui se charge, après cette nuit orageuse, de ramener les rayons d'un tranquille et honnête beau temps sur la marmite du pot-au-feu bourgeois.

Ce vaudeville a réussi amplement, et c'était justice. C'est bien observé, un peu trop accentué parfois comme types, mais comme il en devient pour tous plus compréhensible, nous ne lui en ferons pas de procès.

Notre tâche n'est pas remplie : les actrices sont ravissantes, et les acteurs de vrais artistes. Avec de pareils éléments, on pourrait se priver parfois du répertoire Clairville.

Où serait le mal ?

Tous les théâtres sont dans une louable activité. En attendant ce qu'ils préparent, nous allons en *découvreurs*, descendre quelques échelons de l'échelle de l'art, et prouver qu'on peut briller au second rang.

Nous avons découvert une petite fleurette modeste comme la violette, charmante comme une miniature de Fragonard et comme une sensitive, et cela dans un terrain sans soleil et sans air : au Luxembourg, lisez Bo... no

boite Collenille, qui ne se doute pas que M^{lle} Adèle est un diamant fait pour briller et que nous signalerons à qui de droit quand besoin sera.

J. M. LERICHE.

SOIRÉES FANTASTIQUES DE ROBERT HOUDIN. — M. Hamilton vient de créer des expériences nouvelles : *Corinne ou la Gazelle aux cornes d'or*, *les Trois châteaux*, *l'Automate écrivain*, *dessinateur*, etc., qui doivent paraître très-incessamment. Chaque soir le petit Tom servira M. Hamilton dans ses expériences. Cette charmante miniature efface le souvenir de Tom Pouce.

MARIE.

NOUVELLE CONTEMPORAINE.

I.

Dans un petit logement de la rue de Bondy, une jeune fille, assise auprès d'une fenêtre et la tête appuyée sur une de ses mains, semblait livrée à une profonde mélancolie. De temps à autre, et comme frappée d'une commotion électrique, elle se levait vivement, et son regard plongeait avec vivacité dans cette rue, assez peu fréquentée, comme chacun le sait ; puis, déçue sans doute dans son espérance, elle reprenait sa position et retombait dans ses rêveries.

Il était près de cinq heures du soir.

A quelques pas, et sur une petite table de noyer, deux couverts fort simples indiquaient que l'heure du dîner était arrivée, et que l'inquiétude de cette jeune fille venait de l'absence de la personne qui devait partager avec elle son repas.

Près d'une heure s'écoula dans cette impatience fébrile, et personne ne parut.

Alors ne pouvant plus tenir en place tant elle devint agitée, elle se mit à parcourir la petite pièce où elle se trouvait et dont la porte donnait sur le palier.

Sa taille était assez élancée et d'une souplesse pleine d'harmonie. Quoique modestement vêtue, on devinait,

Par une gaie matinée de juin 1851, Jules Bellegarde avait, par sa fenêtre très-haut perchée dans la rue de l'Est, aperçu un soleil rayonnant qui éclairait magnifiquement dans le lointain les collines d'Issy et de Meudon, et soudain, il s'était senti pris d'une terrible envie d'excursion champêtre. C'était un excellent jeune homme que Jules : une de ses meilleures qualités était de n'être point égoïste ; il n'aimait pas à jouir seul, et toutes les fois qu'il se disposait à prendre un plaisir, une distraction, il allait à la recherche d'un ami pour l'associer à la fête. Entrer dans une maison à quelques pas de chez lui, escalader six étages, pousser la porte avec fracas, jeter violemment dans l'intérieur, et presque sur le lit, les bottes déposées sur le palier, crier à son ami réveillé sans autre ménagement : — Eugène, voilà tes bottes... Regarde quel beau temps... Debout !... partons sur-le-champ ! n'oublie pas ta canne... Nous travaillerons demain notre examen, tu sais que nous avons encore six semaines devant nous... Faire sonner dans la poche de son gilet huit francs moins quelques centimes, brosser le chapeau d'Eugène, l'aider à s'ajuster,

l'entraîner au dehors, tout cela fut fait en moins de temps qu'il n'en a fallu pour l'écrire.

Les deux étudiants s'en allèrent bras dessus bras dessous dans la direction de la barrière d'enfer, et douze ou quinze minutes après, ils s'installaient dans un wagon 3^e classe du joli petit chemin de fer de Sceaux.

Ils avaient pris chacun un coin, l'un en face de l'autre, afin de jouir de la vue du paysage et de se communiquer leurs observations ; mais entièrement absorbés par la contemplation des sites pittoresques qu'ils traversaient, ils demeurèrent silencieux pendant tout le trajet, plongés dans cette sorte d'extase, de béatitude indicible que nous avons tous plus ou moins goûtée dans les bonnes journées de la vie. Il y a dans le ravissement qu'on éprouve en pareil cas, quelque chose de délicieux ; les soucis, les sombres pensées ont disparu ; on ne souffre plus, on est sans peine, sans inquiétude, sans malaise ; on se sent tout bon, tout attendri, tout porté à de généreux mouvemens, et comme purifié et neuf. Les propriétés aimantes de notre cœur débordent, et nous sommes pris d'une affection vive pour

rien qu'à sa marche, qu'elle avait été élevée dans une sphère plus brillante que ne semblaient le faire présumer d'abord et sa toilette, et l'humble ameublement qui l'entourait.

Mais ce qui décelait son origine aristocratique, c'était une physionomie d'une irréprochable pureté, où la pensée semblait flotter transparente au gré des sentimens qui venaient agiter son âme. C'était un regard d'une angélique douceur, qui, tout en exerçant une séduction irrésistible, n'en commandait pas moins le plus profond respect. De beaux cheveux noirs encadraient délicieusement son front, et faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son teint, à peine coloré dans ce moment des roses de la jeunesse.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier, et, prompte comme l'éclair, elle ouvrit sa porte pour s'assurer que ce n'était pas une illusion.

C'était bien la personne qu'elle attendait, un jeune homme aux traits expressifs, mais d'une complexion un peu grêle.

A sa vue cette jeune fille devint rayonnante de joie, et s'élançant vers lui :

— Alfred ! que ta longue absence m'a fait souffrir ! lui dit-elle en l'entourant de ses bras caressans.

Et deux larmes vinrent scintiller à ses paupières, aussi douces à son cœur que les perles du matin à des fleurs desséchées.

Celui-ci s'empressa de les essuyer sous ses baisers avec tout l'élan d'une âme passionnée ; mais le voile de tristesse qui couvrait son front, à son entrée, ne put se dissiper entièrement.

— Qu'as-tu, mon ami ? Pourquoi ce retard ? dit-elle en le fixant avec un regard profond et plein du plus tendre attachement.

— Rien, Marie... rien... — répondit-il d'une voix mal assurée.

— Tu me trompes, Alfred ? Tu veux me cacher quelque fâcheuse nouvelle ?

— Eh bien ! veux-tu que je te le dise, Marie, mes courses d'aujourd'hui ont été aussi infructueuses que celles que j'ai faites depuis un mois. Partout j'ai été éconduit avec plus ou moins de politesse, et tous mes manuscrits... tiens, les voici !

En prononçant ces paroles avec un accent rempli d'amertume, il tire de sa poche plusieurs rouleaux de papiers et les jette sur la table d'un air découragé.

Marie, pâle et silencieuse, suivait tous ses mouvemens ; on voyait qu'elle se faisait violence pour ne pas laisser éclater sa douleur, afin de ne pas augmenter celle d'Alfred.

— Chez la plupart, — reprend ce dernier, — ils n'ont même pas daigné me lire, comme il m'a été facile de m'en convaincre par le peu de paroles qui ont accompagné leur refus. J'ai voulu faire quelques observations, peine inutile ; on m'a salué avec une exquise politesse, et je suis sorti en maudissant ces hommes qui ne trouvaient qu'un sourire devant toutes les tortures qui me déchiraient. Oh ! ce n'est pas que je me sentais froissé dans mon amour-propre d'écrivain ! Mais toi, ma bien-aimée ! toi que j'ai enlevée à une existence paisible, entourée de toutes les jouissances du luxe, qui voyais tes désirs remplis à peine formés, quels ne seront pas tes regrets, me disais-je, de m'avoir confié ta vie... à moi, condamné à rester inconnu dans ce monde ? Et sentir cependant bouillonner dans ma tête des flots de pensées grandes et généreuses, sentir que je ne suis pas inférieur à ces hommes, n'est-ce pas à se briser le front ?

tout ce qui nous entoure. O pouvoir magique de la nature, des arbres, du soleil !

En prenant le chemin de fer, nos deux amis n'avaient eu d'autre but que de s'éloigner plus rapidement de Paris, et se dispenser de parcourir à pied l'aride et immense plaine de Montrouge, afin d'arriver avec toute leur ardeur, frais et disposés en pleine campagne ; aussi s'empressèrent-ils de descendre à la station de Fontenay-aux-Roses, et leur promenade ne commença, à vrai dire, que du moment où ils touchèrent le sol de leurs talons impatients. Ils jetèrent un regard d'adieu sur le convoi qui s'enfuyait sinueux comme un serpent, en poussant des gémissemens aigus et plaintifs à travers les rosiers et les arbres, et s'acheminèrent bravement à pied vers le hameau de Robinson. Ils se proposaient d'y déjeuner et de s'engager ensuite dans les bois épais et sauvages qui conduisent à la vallée aux Loups.

C'est un charmant endroit que Robinson. Il y a quatre ans à peine, il n'y avait encore là qu'un vieux châtaignier, arbre magnifique au sommet duquel l'on monte par un escalier pratiqué autour du tronc, et s'appuyant sur les bran-

ches qui supportent deux étages chargés de banquettes et de tables destinées aux buveurs. On allait dîner sur l'arbre qui, à cette époque n'avait pas de concurrens, et c'était un but d'excursion fort peu à la mode et très ignoré. Une simple cabane bâtie en torchis et couverte en chaume, était l'unique habitation qu'on y rencontrait, et un étroit sentier menait à cet ermitage paisible et désert, entouré de bois de toutes parts, et presque inconnu des habitans de Paris. Peu à peu, la réputation de ce lieu s'est faite, les faiseurs d'excursions s'en sont appris la route, la connaissance s'en est rapidement propagée ; le sentier est devenu chemin, la cabane s'est transformée en restaurant, et quoique encore dans l'enfance, presque à l'état brut, Robinson est aujourd'hui un hameau des plus vivans qui promet de devenir avant longtemps un gracieux et coquet village. De jolies guinguettes s'y élèvent chaque jour, sortent de dessous terre comme par enchantement, et bordent les deux bords de la route. Les châtaigniers à planchers suspendus s'y sont multipliés, chaque guinguette a le sien. On y voit les enseignes les plus piquantes, et dont le style, ainsi que le

— Ne suis-je pas là pour te consoler? lui répond Marie, en lui ouvrant ses bras et en l'attirant doucement sur son sein. Que parles-tu de plaintes, de reproches, de regrets d'une opulence perdue? Si j'ai des plaintes à t'adresser, c'est de ne pas te voir toujours auprès de moi; des regrets, de ne pouvoir trouver dans mon cœur assez de consolations pour adoucir le rude sentier que tu as choisi; et quant à ces richesses que j'ai quittées, valent-elles, mon ami, celles que nous portons dans nos cœurs?

— Tu es un ange, Marie! dit-il avec exaltation. Sous le charme de tes paroles, je sens renaître mon courage, de nouvelles forces pour la lutte, dont je sortirai le vainqueur, je le jure!

Et les yeux d'Alfred lançaient des éclairs, et sur son front élevé rayonnait le génie.

Marie le contemplait avec admiration, heureuse et fière de son influence, comme fait l'artiste devant le chef-d'œuvre qu'il a créé; car, dans ce moment ce n'était plus ce frêle jeune homme qu'on distinguait à peine du vulgaire; dans tout son être semblait circuler une sève nouvelle; sa tête était haute et fière, comme tous ceux qui ont la conscience de leur force, et l'on voyait qu'il eut défié les premières intelligences.

Bientôt après, assis vis-à-vis l'un de l'autre, ils commencèrent leur repas du soir. Marie, par les soins les plus attentifs, par une causerie charmante, cherchait à distraire Alfred des contrariétés de la journée. Mais, malgré tout, le front de celui-ci s'assombrissait souvent, et c'était à peine s'il répondait aux questions qui lui étaient adressées.

— Alfred, lui dit Marie, sous le poids d'une nouvelle inquiétude, m'as-tu dit toute la vérité? n'as-tu plus rien à confier à ton amie? Dis-moi, n'avais-tu pas

éprouvé hier les mêmes déceptions qu'aujourd'hui? et pourtant tu me souriais... tu étais heureux... Tu t'efforces bien encore de rappeler ton sourire.... de déridier ton front.....mais tu ne saurais tromper ma tendresse; tes soucis ont une cause plus grave que celle que tu m'as avouée.

Elle ne se trompait pas.

Dans ses nombreuses courses, Alfred avait fait une rencontre fatale. Comme il sortait des bureaux d'un journal, un jeune homme, un peu plus âgé que lui, se présente à ses regards à peu de distance. Sa première pensée fut de rentrer; mais il réfléchit bien vite que ce serait se livrer d'une manière certaine, ne doutant pas qu'il n'eût été reconnu et qu'il ne fut poursuivi jusque-là. La marche rapide de cet individu le témoignait assez. Heureusement il était tout près d'une rue de traverse. Il s'y précipite, et, pour faire perdre ses traces, monte dans la première maison qu'il trouve ouverte, et y reste pendant plus d'une heure.

Malgré cette longue station, il n'était pas très-rassuré à sa sortie. Il ne s'aventurait qu'avec des précautions infinies, après avoir exploré du regard l'espace dans tous les sens.

Quelle pouvait donc être cette personne tant redoutée par Alfred?

C'est ce que nous allons dire de suite à nos lecteurs. Comme rien n'est plus réel que ce drame, nous croirions le dépouiller de son caractère en ne le racontant pas avec la plus grande simplicité.

Ce personnage était donc le frère de Marie, de celle pour qui Alfred eût fait sans hésiter le sacrifice de sa vie, son ami d'enfance, son camarade de collège.

Mais il faut se hâter de dire aussi que les liens de cette amitié, qui paraissaient indissolubles, n'avaient

dessin, sont du naïf le plus primitif. Tirs au pistolet, à la carabine, à l'arbalète, marchands de macarons, de mirlions, de poupées, jeux de toute espèce, chevaux de bois, nacelles aériennes et tourniquet, toupies allemandes, billards et balançoires, rien n'y manque, pas même des mendiants et des contrefaits, artistes dans leur genre, qui font libre commerce de leurs plaies factices, peu tourmentés par une police absente de ces lieux où l'âge d'or existe encore. C'est là que s'est transportée la cour des Miracles que l'on croyait disparue. Tout cela, du reste, présente le coup-d'œil le plus pittoresque, le plus animé. On n'entend que des cris de joie, des exclamations et des quolibets. Les spectacles se hasar dent à y planter leurs tréteaux; il y a déjà un café-concert. On danse à chaque pas sous les arbres, pas plus loin que l'année dernière, des joueurs d'orgue faisaient tous les frais des quadrilles et des polkas, exploitant le pays jusqu'à l'invasion imminente, sans doute, de quelque Pilodo, quelque Debault ou quelque Musard; mais cette année, les joueurs d'orgue s'enfonçant de plus en plus dans les bois, ont cédé la place à de véritables orches-

tres permanents composés d'une flûte et de deux violons.— A l'année prochaine, Pilodo!

Des voitures à volonté partent de Seeaux, pénètrent déjà jusqu'au cœur de la forêt, et y déposent le dimanche des flots de Parisiens; aussi, n'est-ce pas le dimanche que les vrais amis de la nature doivent choisir pour faire ce pèlerinage, qui est mille fois plus agréable par la solitude des jours de la semaine.

Mais revenons à nos étudiants que nous avons laissés sur la route de Fontenay. L'air vif du matin et la marche avaient aiguisé leur appétit, et sans répondre un mot aux marchandes de macarons, sirènes, qui de leur voix la plus gracieuse, les invitaient à s'arrêter devant leur table à aiguille tournante, par ces mots sacramentels: *Une petite partie de macarons, M'sieur!* ils se hâtèrent d'arriver au vieux Robinson, et après avoir demandé une gibelotte de lapins, ils s'installèrent à une table en plein air sous le grand châtaignier.

Charles DUPOUEY.

(La suite au prochain numéro.)

pas résisté à de fatales passions, et que la haine la plus profonde avait succédé à ce double sentiment dans le cœur du frère de Marie.

Aussi celle-ci fut-elle agitée d'un tremblement convulsif, quand Alfred, cédant à ses prières, se décida à lui faire connaître le motif véritable du retard qui l'avait alarmée.

Ce fut alors au tour de ce jeune homme à la rassurer par de consolantes paroles.

— Marie, lui dit-il, ne désespérons pas de la Providence qui a porté notre amour, malgré tous les obstacles qui nous ont été opposés. Nos cœurs sont trop faits l'un pour l'autre pour que jamais ils puissent être désunis. Puis, crois-le bien, aucune puissance au monde ne saurait t'arracher de mes bras.

Et il entourait sa taille élégante, comme si quelqu'un fut là pour la lui disputer, et la jeune fille, toujours sous l'impression de la terreur, l'enlaçait de ses bras arrondis, en se serrant contre sa poitrine, comme pour y chercher un refuge contre l'orage qui la menaçait.

Ainsi embrassés, ils offraient le tableau le plus ravissant.

Une mâle énergie brillait dans les yeux d'Alfred; et sur le visage de Marie, presque voilé par ses beaux cheveux noirs échappés de leurs liens, se peignait tour à tour la tendresse et l'effroi.

L'amour qui remplissait leur âme finit cependant par l'emporter sur la crainte, et tous deux oublièrent, dans une muette extase, qu'il fût un autre monde que celui créé par leur imagination passionnée; monde enchanteur peuplé de toutes les fantaisies des poètes, et que l'on rêve toujours à vingt ans.

Age heureux, que tes illusions sont enivrantes! Si

parfois l'azur de ton beau ciel se voile de nuages, du moins, ils ne l'ont que passer rapides sur ta tête, pareils à ceux que promène le printemps sur nos plaines fleuries! Comme un rayon de soleil suffit pour les dissiper, il ne te faut, à toi, qu'un regard, qu'un sourire pour que tu reprennes toute ta sérénité!

Malgré tout le bonheur que goûte Marie, une vive émotion commence à l'agiter, une rougeur charmante colore son visage, et son sein oppressé se soulève avec violence.

Presque effrayée de ses sensations tout étranges pour elle, aussi pure, aussi candide que la jeune vierge ignorée au foyer paternel, elle cherche à se dégager de cette étreinte brûlante; mais Alfred que le même feu dévore, la presse avec plus d'ardeur et l'inonde de baisers, oubliant ainsi la promesse qu'il fit en son cœur de la respecter toujours, lorsque dans son innocence, pauvre colombe menacée, elle vint se réfugier sous son toit et se mettre sous la sauvegarde de son honneur.

Dans ce moment suprême où, tout éperdue, elle ne résistait plus que faiblement, où sa vue, errante et troublée, semblait, par un vague instinct, chercher un secours contre l'entraînement de son cœur, ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait de sa mère appendu à la muraille. Son visage lui paraît empreint d'une profonde tristesse; elle semble la regarder avec la plus tendre compassion et même elle croit voir une larme s'échapper de ses paupières.

Alors toutes les pensées d'amour perdent sur elle tout leur empire; Alfred est oublié, elle est sauvée; et cette nuit encore, digne de celle qui lui a donné la vie, elle s'endormira dans sa pureté!

Déjà elle a rompu les chaînes qui la retenaient, et,

LES DEUX MYSTÈRES.

JEAN ET JEANNE.

JEAN.

Il est un mot bien doux, mot que je n'ose dire,
Un mot qui tendrement repose dans mon cœur,
Mot qui fait mon tourment, qui fait que je soupire,
Quand mon œil sur le tien se pose avec ardeur.

JEANNE.

Quel est ce nom si doux? que ne puis-je l'entendre,
Est-ce le nom béni de la reine des cieux?
Est-ce le nom de Dieu? Cette parole tendre,
Est-ce un soupir du cœur, un chant mélodieux?

JEAN.

Ce mot n'est pas un nom, ce mot c'est un mystère,
Un mystère cruel et si doux à la fois;
C'est un hymne sacré, c'est toute une prière,
C'est le mot le plus doux que prononce la voix.

JEANNE.

Ce mystère, pourquoi ne puis-je le connaître?

JEAN.

Si tu le connaissais il cesserait de l'être;
Il n'aurait plus d'écho pour mon cœur abusé,
Et mon bonheur serait anéanti, brisé,
Si tu le connaissais il ne serait peut-être
Qu'un mot de désespoir.

JEANNE.

O qu'importe, ce mot je voudrais le savoir,
Ce mot mystérieux que je voudrais l'apprendre!
De mon cœur et du tien il serait seul connu.
J'écoute, parle donc, ne me fais plus attendre.

JEAN.

Et ce mot, comme moi, toujours l'aimeras-tu?

JEANNE.

Oh! puisqu'il est si doux, je l'aimerais sans cesse.

JEAN.

Ainsi, tu veux l'aimer, je garde la promesse,

aussitôt, tombant à genoux devant cette image vénérée : — O ma mère ! s'écrie-t-elle, toi qu'un sort fatal nous a ravie, toi qui nous pressais tous deux dans tes bras en nous appelant tes enfans bien-aimés, pourquoi cette profonde tristesse empreinte sur tes traits chéris ? Ces larmes que tu répands sont-elles le présage de quelque malheur ? Oh ! s'il en est ainsi, fais du moins qu'il n'atteigne que moi !

Et Marie, les yeux toujours fixés sur cette image, semble attendre qu'elle lui réponde, qu'elle lui fasse connaître si ses vœux sont exaucés.

Pour Alfred, on ne saurait dépeindre la surprise qui vint le saisir au moment où Marie s'échappa de ses bras. Mais quand il la vit s'agenouiller, quand il entendit sa généreuse prière, lui aussi vint se prosterner à côté d'elle ; et c'était pour implorer un pardon dont il se croyait presque indigne.

Puis, quand Marie se fut relevée et qu'elle eut repris sa place, Alfred, qui l'avait suivie, osa à peine la regarder, tant il craignait de la trouver irritée : mais le front candide de la jeune fille ayant repris plus de sérénité, lui aussi sentit renaître son assurance.

Néanmoins, tous deux gardaient un silence profond, comme s'ils eussent craint de réveiller dans le fond de leur âme l'orage que leur amour venait de soulever.

Mon ami, — finit par dire Marie toujours sous l'empire de sa vision, — as-tu remarqué l'étrange prodige qui vient de s'offrir à ma vue... l'expression de cette image.

— Marie, — dit Alfred en l'interrompant, — chasse ces chimères qui portent le trouble dans ton cœur. N'est-ce pas assez de nos chagrins, sans que notre imagination vienne nous en créer de nouveaux ? Non, le ciel ne daigne pas s'occuper de nous, — continue-t-il

avec amertume, — autrement ne nous aurait-il pas envoyé quelques secours, quelque espérance, à toi surtout si résignée devant la détresse qui nous menace ?

— Ne murmure pas contre la Providence, mon ami ; sachons supporter notre destinée avec courage, puisque nous-mêmes nous la sommes faite. Mais, crois-moi, mes yeux ne m'ont point abusée ; si j'en crois les pressentimens qui m'agitent, nous sommes à la veille de quelque grave événement. Aussi, je t'en supplie, reste avec moi demain ; il me semble que le malheur ne pourra pas nous atteindre tant que nous serons l'un près de l'autre.

— Je te le promets, Marie, lui répondit-il, — puisque cela peut te tranquilliser.

Pendant ces causeries la soirée s'était écoulée, et il fallut songer à prendre quelque repos. Avant de se séparer, pour aller chacun dans leur chambre, Alfred s'approche de la jeune fille, et sur son front charmant dépose le plus tendre baiser ; Marie sentit son cœur se glacer sous cette caresse fraternelle, comme si ce baiser eut été le signal d'un éternel adieu.

II.

Pendant que nos jeunes gens cherchent dans le sommeil l'oubli des peines de la journée, nous allons essayer de faire plus ample connaissance avec eux.

L'un et l'autre devaient la vie à de riches propriétaires retirés du commerce, quelques années avant les faits que nous avons racontés dans notre première partie. Ils avaient cherché dans l'agriculture ce calme si envié par tous, et que bien peu sont assez sages pour se résigner à aller goûter dans une position aussi simple et aussi obscure. C'est que les hommes sont ainsi faits, qu'ils ne croient pas être parfaitement heureux si leur bonheur n'éclate aux yeux de tous,

Que je vais être heureux ! ce mot, tu l'aimeras,
Que je vais être heureux ! ce mot, tu le sauras.
Apprends-le donc enfin, ce mot, ce mot suprême,
Ce mot que j'aime plus que je n'aime Dieu même,
Ce mot, retiens-le bien, Jeanne, Jeanne, JE T'AIME.

JEANNE.

Je garde le secret, je l'ai promis, c'est bien,
Je connais un mystère aussi doux que le tien.

JEAN.

Ce mystère, pourquoi ne puis-je le connaître ?

JEANNE.

Si tu le connaissais il cesserait de l'être,
Il n'aurait plus d'écho pour ton cœur abusé,
Et ton bonheur serait anéanti, brisé,
Si tu le connaissais il ne serait peut-être
Qu'un mot de désespoir.

JEAN.

O qu'importe, ce mot je voudrais le savoir,
Ce mot mystérieux que je voudrais l'apprendre !

De mon cœur et du tien il sera seul connu.
J'écoute, parle donc, ne me fais plus attendre.

JEANNE.

Et ce mot, comme moi, toujours l'aimeras-tu ?

JEAN.

Oh ! oui, je l'aimerai, je l'aimerai sans cesse.

JEANNE.

Ainsi, tu veux l'aimer, je garde ta promesse,
Quel sera mon bonheur ! ce mot, tu l'aimeras,
Ce mot, retiens-le bien, Jean je t'aime pas.

JEAN.

Quoi ! tu ne m'aimes pas, c'est là ton doux mystère.

JEANNE.

Toi, si tu m'aimes tant, à quoi sert de le taire ?

JEAN.

Je n'osais l'avouer, seulement dans mon cœur,
Je me disais toujours, ô Jeanne ! que je t'aime ;
Quand je voulais parler mon trouble était extrême,
Maintenant tu le sais, ah ! pour moi quel bonheur !

bruyant et radieux, s'il n'excite et l'admiration et l'envie. Pauvres insensés ! que de peines ils se donnent, quand il leur serait si facile de le fixer auprès d'eux, et à peu de frais.

Ces deux familles, grâce au bon sens de leurs chefs, avaient vécu jusqu'alors parfaitement tranquilles. L'amitié qui les unissait remontait à une époque très-reculée, et jamais aucun nuage n'en avait altéré l'éclat.

Pendant tout le temps de leurs opérations commerciales, les heures qu'ils pouvaient dérober à leurs affaires s'écoulaient chez l'un ou chez l'autre au sein de la plus douce intimité.

Si quelque peine venait traverser leur existence commune, car il n'est pas sur terre de parfait bonheur, c'était quand la santé de quelques-uns des membres de ces deux familles venait parfois à chanceler.

D'une complexion très-délicate, la mère de Marie jetait souvent l'alarme dans cet intérieur, surtout depuis la naissance de cette gracieuse enfant.

Avant, elle avait donné le jour à un fils, nommé Edouard, qui devint d'abord le compagnon des jeux d'enfance d'Alfred, plus âgé que lui de quelques mois seulement, puis, plus tard, son émule au collège, sans qu'aucune division sérieuse fût jamais venue refroidir les sentimens fraternels de ces deux enfans.

Mais c'est surtout vers la jeune Marie qu'Alfred se sentait attiré, et, de son côté, celle-là ne se sentait joyeuse que quand il était près d'elle.

Quel chagrin quand il fallut se quitter, alors qu'Alfred dut aller au collège ! Mais aussi, comme c'était un jour de fête, celui qui le ramenait tous les ans à la maison paternelle, le premier jour des vacances ! Comme elle volait à sa rencontre pour l'apercevoir la première, pour lui prodiguer ses caresses enfantines !

JÉANNE.

Et que me fait à moi que tu m'aimes sans cesse,
Et que me fait à moi que je le sache ou non,
Et que me font à moi ton amour, ta tendresse,
Tu m'aimes, à quoi bon ?

JEAN.

O Jeanne ! à tes genoux, je tremble, je soupire,
Ne me repousse pas.

JÉANNE.

O Jean ! de ton amour, ô laisse-moi bien rire,
Moi, je ne t'aime pas.

JEAN.

Ne m'as-tu pas promis, promis d'aimer sans cesse,
Ce mot qui, dans mon cœur, reposait tendrement.

JÉANNE.

C'est vrai, je l'ai promis, et d'aimer je ne cesse,
Oui, j'aime bien Arthur, mais je n'aime pas Jean.

LOUIS LAVÉDAN.

Comme elle était fière des couronnes qu'il avait gagnées et qu'elle portait triomphalement à sa mère, qui leur souriait de loin en leur tendant les bras !

EUGÈNE BIZAT.

(La suite au prochain numéro.)

A UNE ROSE.

O Rose ! emblème pur d'un amour sans nuage,
Que j'aime à contempler ton calice vermeil ;
Caresse mes regards, que toujours ton image
M'apparaisse riante après mon doux réveil.
Dieu t'a donné l'éclat, l'odeur suave et pure,
Et les vives couleurs qui servent de parure
Au charmant arbrisseau qui t'a donné le jour ;
Oh ! j'aime du rosier le murmurant feuillage,
J'aime à suivre des yeux le papillon volage,
Voltigeant incertain, effeuillant tour à tour
Les fleurs, les perles d'or, pleurs de la nuit humide.
O rose ! je connais une vierge timide,
Aussi fraîche, aussi belle, aussi pure que toi ;
Combien d'adorateurs la voudraient pour compagne
Et seraient fiers d'avoir son amour et sa foi !
Chacun l'aime, à l'envi du regard l'accompagne ;
O prestige puissant de ses divins appas !
Chacun l'aime et la veut et s'attache à ses pas.

Il sera bien heureux celui qu'elle aimera,
Toujours de ses faveurs l'amour le comblera.

LOUIS LAVÉDAN.

A LA MÊME.

Naguère encor ton calice vermeil
Resplendissait aux rayons du soleil,
Dis-moi pourquoi ta brillante parure
Ne sourit plus à mon œil enchanté ?
Dis-moi pourquoi ton odeur douce et pure
N'enivre plus mon cœur de volupté ?

MAISONS EN VOGUE.

Châles français. — MAISON TERNAUX, rue des Fossés-Montmartre, 2.
Habits pour bals et soirées. — Becker aîné, tailleur, 29, rue Neuve-des-Petits-Champs.
Argenterie de table. — Argenture et Ruolz, maison Gandais, 118, galerie de Valois, Palais Royal.
Horlogerie, bijouterie. — Leforestier, 61, rue Rambuteau.
Vins de Champagne (de 1^{re} marque), dépôt de la maison Perrier, Jouet et Co d'Épernay, 5, boulevard Montmartre.
Chemises et lingerie. — MAISON PLET, rue Richelieu, 62.
Ameublemens, tapisserie, association des ouvriers tapissiers, 3, rue de Charonne, faub. St-Antoine.
Fourrures et Confections, A LA PRÉSIDENTE, 1, rue de la Chaussée-d'Antin.
Horlogerie et bijouterie. Bollotte, rue Vivienne, 33, près la Bourse.
Etoffes pour meubles. — A la ville de Lyon. — HILAIRE RENOUD, rue Richelieu, 102.
Parures de mariage, bijouterie, joaillerie. — DANCHE, rue de la Paix, 32.
Mouchoirs L. Chapron. — A la Sublime-Porte. — Rue de la Paix, 14.
Fleurs de mariées et parures de bal. — TILMAN, 2, rue de Mé-nars, au premier.

LA ROSE.

Si tu me vois languissante et flétrie,
Si mon calice est penché vers le sol,
C'est que la vierge a quitté cette vie
Et vers le ciel elle a repris son vol.

LOUIS LAVEDAN.

NOUVELLES DIVERSES.

Dans le prochain numéro, M. Louis Lavedan, qui a longtemps habité le Sénégal, commencera la publication d'une relation de voyage qu'il a fait dans le Cayor (royaume situé sur les côtes occidentales d'Afrique). M. Lavedan a recueilli dans ce pays, encore inexploré, des détails intéressants; il nous tarde déjà de les connaître. Cette relation de voyage sera suivie d'*Un Épisode de ma vie ou Histoire de ma captivité*, par le même auteur (narration véridique).

Nous commencerons aussi dans notre prochain numéro un roman de M^{me} la comtesse d'Ash.

La revue de mode sera écrite par M^{me} Constance Aubert; si connue dans la presse, et dont les dames aimaient tant à lire les revues de mode qu'elle a publié dans les *Abeilles Parisiennes*.

ÉLÉGANCE ET FASHION.

BECKER aîné, tailleur, rue Neuve-des-Petits-Champs, 29.

Le goût est la règle de celui qui se met bien, et c'est toujours à l'art que l'on doit emprunter les moyens de s'habiller avec élégance. Aussi, la maison Becker aîné est-elle devenue le point de mire de la fashion, tous les vêtements qui sortent de ses ateliers ont un cachet de distinction, qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs. Nous recommandons avec confiance cette maison à tous les voyageurs qui viennent visiter la capitale.

Il est une autre spécialité qui demande aussi beaucoup de soin, nous voulons parler de la chemise, il suffit de rappeler le nom de M. Plet, rue Richelieu, 62, pour recommander cet habile coupeur. On trouvera dans son magasin un choix varié de chemises en belle toile de Hollande et un assortiment de belles cravates.

Ce que nous pouvons recommander aussi à juste titre, ce sont les magasins d'horlogerie, de bijouterie, et de bronze de la maison Bolloite qui possède à Paris une fabrique de pendules et de candélabres dont les modèles appartiennent à cette maison, les dames y trouvent un assortiment varié de breloquets et de châtelaines. (Voir l'adresse aux annonces.)

Le Gérant, Rédacteur en chef,

LOUIS LAVEDAN.

EAU DE RICCI DESFORGES. Cette Eau, odontalgique et spiritueuse, a la vertu de fortifier les gencives, de raffermir les dents, les entretenir blanches et saines, en arrêter les douleurs et la carie, et donner à l'haleine une odeur suave; l'ancienne réputation de cette eau a donné lieu à tant de contrefaçons, que le consommateur est souvent trompé en ne s'adressant pas à la seule maison où se fabrique la véritable, rue des Fossés-Montmartre, 27, au fond de la cour.

PLAQUÉ D'ARGENT ET ARGENTURE RUOLTZ,

Services de table, services à thé, MAISON GANDAIS, Palais-Royal, galerie de Valois, 118. — Cette Maison, fondée en 1813, située au centre de la capitale, qui tient toujours à la disposition des acheteurs un assortiment varié de tous les objets qui composent le service de table, mérite d'être recommandée aux familles qui ont des emplettes à faire pour le service des repas de noces.

SPECIALITÉ DE

FOURRURES ET DE CONFECTIONS

A LA PRÉSIDENTE,

N. 1, rue de la Chaussée-d'Antin, au coin du Boulevard.

Cette Maison, une des plus recommandables de la capitale, est visitée chaque jour par l'élite de la société française et étrangère; elle vient de mettre en vente à des prix exceptionnels des fourrures en tous genres, manchons et bordures de manteaux.

MAISON CENTRALE D'AMEUBLEMENTS,

Association des ouvriers tapissiers. Aug. LEVIEUX et Co, 5, rue de Charonne, cour St-Joseph, faub. St-Antoine. Chaque jour les vastes magasins de tapisserie que nous venons de citer sont visités par un grand nombre d'acheteurs, qui sont attirés par la réputation que cette maison s'est acquise par la solidité et l'élégance de ses produits, et surtout par la marque de fabrique. On trouve dans ces vastes galeries un assortiment de meubles en palissandre, chêne, vieux chêne, en bois doré, en acajou et en noyer, ajoutés à tout cela des riches tentures et des meubles d'un nouveau genre, appelés sièges de chambre à coucher; on remarque surtout certains de ces meubles d'un nouveau genre en palissandre avec incrustation en bois de roses et ornés de sculptures magnifiques. On expédie en province. (Aff.)

ON DEMANDE un pensionnaire pour la table, rue Ventadour, 6.

TABLE D'HÔTE, 43, rue du Faubourg-Montmartre, au 2^{me}. DINERS à 1 fr. 25 c., de 5 à 7 heures; au cachet, 1 fr. 20 c. Le dîner se compose d'un potage, deux plats de viande, un de légumes, une salade, deux desserts, une demi-bouteille de vin, et pain à discrétion. DEJEUNERS à 75 c., de 10 heures à 4 heures; au cachet, 70 c. Il se compose d'un potage, un plat de viande, un plat de légumes, un dessert, un carafon de vin, et du pain à discrétion. — La demi-tasse de café et le petit verre 30 c.

CHEMISES ET CRAVATES. Maison PLET, 62, rue Richelieu. Nous recommandons aux voyageurs l'élégant magasin de M. PLET, où l'on trouve un assortiment toujours varié de chemises dont la coupe soignée ne laisse rien à désirer. M. Plet expédie en province et à l'étranger toutes les commandes qui lui sont faites à Paris. ON PARLE ANGLAIS, ALLEMAND ET HOLLANDAIS.

BOLLOITE, rue Vivienne, 33, près la Bourse. — Horlogerie, bijouterie et bronze, fabrique de montres à Genève, et spécialité de montres de fantaisie. — Fabrique à Paris de pendules, candélabres dont les modèles appartiennent à cette seule maison. — Spécialité de breloquets et châtelaines pour dames.

VINS DE CHAMPAGNE (de 1^{re} marque). Seul dépôt et agence d'Épernay. Maison à Bordeaux et caves à Bercy, rue de Bercy, 13. — Vins de Bordeaux et de Bourgogne de tous les crus, vins d'Espagne, spécialité de rhum et de cognac, liqueurs de toutes espèces. — Siège de la maison à Paris, boulevard Montmartre, 5. L^s W. et Co.

A L'ALLIANCE. Horlogerie, Bijouterie et Orfèvrerie. — LÉFONRESTIER, rue Rambuteau, 61.

Alliance en or et pièce de mariage en argent, les deux articles contrôlés 8 fr.
Pendules de bureau à sonnerie 35
Pendules à colonnes et à sonnerie marchant 18 à 20 jours . . 40
Montres en argent 12
Montres à savonnette en argent 25
Montres en argent à cylindre, 4 trous rubis 50
Montres en or et à cylindre, depuis 100 fr. et au-dessus.
Grand choix de pendules dorées, bronzes d'art en marbre blanc et noir.
Toute l'horlogerie est garantie pendant un an.
Achat et échange de tous objets d'or et d'argent.

TERNAUX FILS.

FABRIQUE DE CHALES CACHEMIRE (SEULE ET UNIQUE MAISON DANS PARIS),

RUE DES FOSSÉS-MONTMARTRE, 2.

Cette maison, toute de confiance, offre continuellement des dessins nouveaux, des produits de qualité supérieure, et
l'avantage du prix de fabrique.

Sur demande, on expédie en province (*franco*).

CORSETS SANS GOUSSETS

Inventés par Madame SOPHIE DUMOULIN,

Rue Basse-du-Rempart, n° 44, à Paris.

Toutes les dames désirent un corset qui rende leur taille élégante et gracieuse, sans rien ôter à l'aisance et à la souplesse des mouvements. Ce but, M^{me} S. Dumoulin l'a atteint *en abolissant les goussets*; et ses corsets, qui sont comme d'une seule pièce moulée sur le buste, suivent dans leur élasticité et leur abandon toutes les sinuosités du corps, sans jamais fatiguer ni blesser les formes, comme c'est souvent le cas avec les pointes ou les angles des goussets. — Brevet d'invention. — Récompenses nationales (médaillles de bronze et d'argent). — Expédition à l'étranger.

Spécialité Hygiénique et Inimitable.

SAVON MÉDICINAL AROMATISÉ.

CONTRE LES ENGELURES ET LES GERÇURES DE LA PEAU,

Inventé par MIGNOT, et déposé pour éviter la contrefaçon.

Ce savon médicinal est ainsi nommé parce qu'il n'est composé que de plantes aromatiques qui le parfument. Les propriétés émollientes de ce savon sont, on peut le dire, universellement appréciées : ce qui en fait la qualité, c'est l'absence de toutes essences et matières corrosives ; il a, en outre, sur tous les autres savons, l'avantage de produire une mousse blanche, grasse et onctueuse qui blanchit, adoucit et nettoie la peau sans l'irriter ; ensuite le savon médicinal ne rancit jamais, ce qui lui a valu un immense succès pour l'exportation.

Parfums des plus variés pour le mouchoir, essence de violette, grand choix de broserie, de peignes ivoire et écaille.

Chez MIGNOT, parfumeur, rue Vivienne, 19.

Cachemires des Indes.
Cachemires français.
Soieries, Velours Echarpes,
Crêpes de Chine.
Fourrures, Confection,
Fichus, Foulards, Draperie,
Mérimos Flanelles,
Indiennes, Rouenneries.

Magasins de Nouveautés.

AUX

VILLES DE FRANCE

Nouveautés,
Blanc de Coton,
Toiles blanches, Batistes,
Merceerie, Ganterie,
Bonneterie, Tapisserie,
Articles pour deuil,
Tapis,
Lingerie Dentelles.

CORBEILLES DE MARIAGE.

Rue Vivienne, 51, et rue Richelieu, 104.

TROUSSEAUX ET LAYETTES.

EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

Extrait du suc des fleurs et des plantes aromatiques (APPROUVÉS PAR LES CHÉDITÉS MÉDICALES)

PRIX DES FLACONS: 1 FR. 50 C. ET 3 FR.

Chez **GELLÉ** frères, chimistes-parfumeurs, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, à Paris; inventeurs du **RÉGÉNÉRATEUR** pour la pousse et la conservation des cheveux. On trouve chez eux le **Savon philoderme** au suc de concombres, émollient et rafraîchissant; l'**Elixir de roses** de Paris, pour l'entretien de la bouche; le **Carboquinarose**, poudre dentifrice à base de charbon, de quinine et de roses de Provins; la **Composition zouave**, pour teindre à la minute moustache et favoris; la **Lotion végétale** pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux. — Dépôt chez tous les parfumeurs et coiffeurs de France et de l'étranger.

A SAINTE-ANNE.

MAISON DELISLE,

13, rue de Grammont, et rue de Choiseul, 12.

Maison de nouveautés et d'étoffes en tous genres.

LINGERIE ÉLÉGANTE

M^{me} CONSTANCE AUBERT, rue de Choiseul, n° 4.

TROUSSEAUX ET LAYETTES,

FOUNITURES DE MAISON.

COMMISSION. — NOUVEAUTÉS, BIJOUX, CACHEMIRE, AMEUBLEMENTS.

Un chemisier pour hommes est attaché à la maison.

LA PRESSE LITTÉRAIRE

ÉCHO DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS,

Paraissant tous les Dimanches, en 48 colonnes de petit texte,

CONTENANT LA MATIÈRE DE DEUX VOLUMES IN-OCTAVO,

Recueil rédigé par les sommités de la littérature contemporaine.

Bureaux: rue Sainte-Anne, 55, à Paris.

Un an, 15 fr. — six mois, 8 fr. — 3 mois, 4 fr. 50 c. (Les abonnements datent du 1^{er} de chaque mois.)